

LES FOINS

SOUVENIRS DE VACANCES

Il fait froid presque et l'aube est encor grise,
Dans les grands prés ondulés par la brise,
Quand les fermiers viennent avec leur faux ;
Lents, solennels, les boeufs suivent par couples
En les chemins aux arbres verts et souples,
Et tintent leurs cloches qui sonnent faux.

Lors, vers l'andain l'homme se penche et fauche
Faisant un grand geste de droite à gauche
Qui couche mort le trèfle humide et gras.
Il s'échauffe au mouvement de sa lame
Qu'il brandit et lance avec une flamme,
Au grand soleil, les prés sont tondues ras.

Les foins coupés sont là, jaunis et mornes,
Quand, tous armés de fourches à deux cornes,
Viennent fils et femmes des moissonneurs.
Jusqu'à la nuit ce ne sont que mêlées ;
L'herbe pend des têtes échevelées
Des filles et des garçonnetts faneurs.

C'est là l'orgueil de leurs jeunes années :
Compter, le soir, les meulettes fanées,
S'endormir et rêver de meulerons,
Qu'ils font en ligne, en la race étendue,
Si bien peignés, odorants et tout ronds.

Mais, le jour touche à sa fin, la charrette
Vient et devant les meulerons s'arrête.
Le foin s'empile entre ses ais garnis
De longs bâtons ; la fenaison est faite,
Las ! mes enfants, demain, ce n'est plus fête ;
Demain les prés seront dans les fenils.

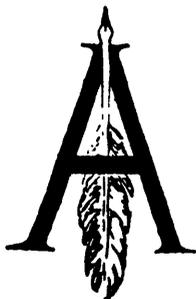
Spuler Lano



UN PROBLÈME D'ÉCHECS

DÉDIÉ A M JAMES B HALKETT, D'OTTAWA

SAINT-VICTOR, 14 juillet 1894.



AVANT de me reposer entre les bras de Morphée, il ne faut pas que j'oublie ce que je me suis promis de faire à la fin de chaque journée que je passerai à la campagne : consigner dans mon journal mes impressions quotidiennes.

J'arrivai de Montréal à la gare de Saint-Victor un peu après-midi. Les deux charmantes filles de M. Robidoux, mon hôte, m'attendaient au

débarcadère, leur père n'ayant pu venir lui-même, m'avait envoyé ces deux gentilles personnes.

De la gare à la maison, qui est en pleine campagne et délicieusement située, nous parlâmes de cent riens sur la ville et la campagne.

Je viens passer quelques jours de vacance dans cet endroit rural.

J'ai souvent rencontré M. Robidoux à Montréal, et enfin, acceptant son invitation pressante de l'aller voir chez lui, m'y voici rendu.

J'ai dit : "les deux charmantes filles de mon hôte," et en effet, elles sont charmantes.

L'aînée est plus petite que sa cadette, mais plus vive, espiègle et malicieuse. Son teint est blanc ses cheveux châtain, et ses yeux bruns et clairs, comme :

une eau vive ;
Au travers du courant profond,
On voit un fin sable d'or blond
Luire sous l'onde fugitive ; . . .

C'est son esprit qui luit au fond de ses yeux purs comme une eau vive. Elle s'appelle Georgiana.

Mlle Olivine, sa sœur, est d'un caractère plus tranquille ; elle est grande, bien faite, et sa figure rappelle un profil grec antique.

Chez mon hôte, un excellent dîner nous attendait, auquel nous fîmes honneur, puis j'allai sous la véranda fumer une cigarette. Il y faisait très bon et je pus établir un parallèle à mon aise, sur l'atmosphère de la ville et celui de la campagne, tout à fait en faveur de cette dernière.

Rejoint bientôt par Mme et Mlle Robidoux, pendant quelque temps nous devîmes gaiement de Montréal et de Saint-Victor.

Dans le cours de notre conversation, je remarquai, dans les paroles de l'aînée, une légère teinte de malice, et je pris goût à la provoquer.

Mlle Georgiana me fit très plaisir en me proposant de faire un tour au jardin, à droite de la maison, où, disait-elle, elle me composerait un bouquet mignon pour la boutonnière de mon habit. J'acceptai avec empressement, et en quelques instants, nous étions dans la grande allée feuillée du jardin, où ma jolie bouquetière choisit sagement, ici une pensée, là un bouton de rose, ailleurs une petite branche de mignonnette, etc, et me façonna la plus coquette boutonnière possible.

Ensuite, elle me fit voir le jardin. Il n'est pas bien grand, il est vrai, mais je le trouvai si charmant, l'air y est si frais, et je m'y trouvai si bien, que je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

— Voulez vous, me dit Mlle Georgiana, que nous allions faire une petite promenade chez M. Lalonde ! Ce n'est pas loin et nous pouvons très bien y aller à pied.

— Loïn ou non, Mlle, allons-y. J'adore ces promenades à pied par vos chemins de campagne. Le gazon du bord de la route ressemble à un moel-

de mon hôte. Je pris le chemin qui va jusqu'à la voie ferrée du Pacifique Canadien. Il faisait très beau ; le soleil ré-apparaissait dans toute sa gloire. Je respirais avec un doux plaisir l'air ambiant du jour naissant. J'arrivai à un pont en miniature qui traversait un petit ruisseau. Dans l'onde limpide se jouait un menu frétin et des écrevisses. Je m'amusai à les regarder pendant quelques instants, puis, je revins à la maison.

Le déjeuner était prêt, et je l'attaquai avec un appétit qui jusqu'alors m'était peu familier. Ma sortie matinale m'avait creusé l'estomac et donné une faim canine.

L'Office Divin commence à neuf heures et demie le dimanche à St Victor. Nous étions éloignés de l'église de quatre milles, et comme neuf heures allaient bientôt sonner, il fallait nous hâter si nous ne voulions pas arriver trop tard.

Heureusement, il n'en fut rien ; nous entrâmes dans l'édifice sacré à l'aspersion, mais nos chevaux avaient trotté fort tout le temps.

Pour l'aller et le retour, j'eus à ma droite Mlle Georgiana, et dans la conversation que j'engageai avec elle, la haute idée que je m'étais faite de son intelligence et de son amabilité s'accrut encore, et je la trouvai tout à fait de mon goût.

L'après-midi s'écoula, radieuse et chaude, de fait trop pour aucune promenade, et nous nous assimes sur la véranda et passâmes notre temps à causer.

Le soir, il vint du monde à veiller. C'était M. Lalonde et sa famille et M. et Mme Lortie, voisins et parents de M. Robidoux, puis deux jeunes gens, amoureux des beaux yeux de mesdemoiselles.

Vers huit heures, j'entendis Mlle Olivine remarquer à son père :



Je fis un croquis de la résidence de mon hôte

leux tapis, et il n'est pas défendu, j'espère, lui demandai-je en souriant, de s'asseoir sur le talus du chemin si l'on est fatigué, ou si l'on désire jouir de quelque coin de paysage enchanteur ?

— Oh ! du tout, M. Durand, me dit-elle en riant.

Nous rentrâmes à la maison, elle pour demander à Mlle Olivine de l'accompagner et pour prendre une ombrelle et moi pour prendre un chapeau.

M. Lalonde nous fit le meilleur accueil, et comme le temps se gâtait un peu et que de grosses gouttes de pluie venaient de mouiller le sol, gracieusement il mit à notre disposition, pour notre retour, un cheval et une voiture, que nous acceptâmes avec plaisir.

Le soir, après le souper, M. Robidoux revint de Montréal où des affaires importantes l'avaient appelé.

Il est le noble type de nos bons campagnards Canadiens, aimant Dieu et allant bravement leur chemin. Par le succès de ses entreprises agricoles il est un des riches cultivateurs du canton, et par son urbanité, le plus populaire.

La veillée se passa au salon en une conversation agréable, avec la famille de mon hôte.

Puis, prenant congé d'eux, je me retirai pour la nuit ; mais avant de laisser s'alourdir mes paupières par le sommeil, j'ai tenu à noter dans mon journal, les impressions de ma première journée de villégiature.

* *

Dimanche, 15 juillet, minuit

Ce matin, je me suis levé de bonne heure et fait d'un pas allègre, une petite marche dans les champs

— M. Latour ne viendra pas ce soir, il me semble, faire sa partie.

— C'est drôle, répondit-il, il m'avait pourtant bien assuré qu'il viendrait.

— Peut-être pourrai-je le remplacer ? hasardai-je.

— Peut-être, mais je ne voudrais pas vous imposer un jeu qui vous ennuirait . . .

— Quel est-il, s'il vous plaît ?

— Le jeu d'échecs.

— Comment ! c'est celui-là ? Mais je l'aime beaucoup, cher monsieur, et je serai bien content si je puis remplacer votre ami avec un peu de succès.

L'on apporta l'échiquier et les pièces, et nous jouâmes.

Je m'aperçus bien vite que j'avais affaire à un rude adversaire. Sur quatre parties, je n'en gagnai qu'une.

M. Robidoux était rayonnant ; je lui avais fait les parties chaudes, et ses victoires étaient méritées.

— Je vous donnerai votre revanche demain, me dit-il. Vous êtes fort, je vous en fais mon compliment.

— Et vous donc ! Vous avez été trois fois vainqueur sur quatre parties, mais j'espère être plus heureux une autre fois.

— Nous verrons ! nous verrons ! répondit-il en riant.

Les visiteurs s'étant retirés, nous nous séparâmes en nous souhaitant à chacun une bonne nuit et de doux rêves.

* *

Lundi soir (10½ h.), 16 juillet.

Ce matin encore, j'ai été matinal, et si je de-